



Le retour de la déesse-mère

par Oscar Brenifier

Le père archétypal, détenteur de la loi et de l'obligation, fouettard et formel, a perdu une bonne partie de son crédit. Il rôde toujours, tient souvent le haut du pavé, mais il ne règne plus dans l'intimité des cœurs. La mère archétypale a lentement pris le dessus. Elle, au contraire, aime sans obligation ni contrainte de raison. Elle pardonne sans condition et se refuse à toute critique. L'idée même de jugement lui fait horreur et la terrorise. Chaque être est son propre petit monde, l'universalité représente la bête à abattre, car nul n'a le droit d'envahir le lieu consacré.

L'ESPACE ET LE LIEU

Au vu d'un tel discours, plus d'un bondira de sa chaise et lancera un « Comment pouvez-vous dire de telles choses ! Ne voyez-vous pas qu'ici ou là, telle ou telle situation infirme votre hypothèse ? Comment peut-on être aussi catégorique ! » De manière assez ironique, toute intervention de ce type confirmera précisément ce que nous tentons de dire. Car il est frappant de remarquer (entre autres dans la pratique à laquelle je me consacre, la philosophie, sous forme d'ateliers ou de consultation), à quel point la parole à prétention universelle ou globalisante agit désormais souvent comme une sorte d'épouvantail, ce qui me semble être une caractéristique idéologique bien spécifique et marquée. Combien de personnes, plus encore sans doute les femmes que les hommes, se sentent obligées, avant de décrire leur vision des choses ou conclure leur discours, de dire ou répéter plusieurs fois : « Ce n'est que mon opinion » ou « C'est ce que moi je crois » ou encore « Mais là je ne parle que pour moi » ou autres formules minorantes du même acabit, ponctuées d'une main qui se touche la poitrine à répétition. Ce schéma est parfois poussé à tel point qu'il hache la parole, gêne la compréhension à force de manières et d'excuses. « Dites ce que vous avez à dire ! », s'exclameront alors certains. Si ce comportement est moins courant chez les hommes, généralement plus à l'aise dans le

discours tranché et catégorique, une autre ironie nous y attend. En effet, si ces mâles ne se sentent pas du tout gênés par l'idée de tenir un discours à valeur universelle, ils prônent tout autant la parole à teneur singulière, qui n'a de valeur que pour un endroit limité, pour une époque donnée, voire pour un individu unique. C'est-à-dire qu'ils prônent le non-catégorique très catégoriquement, en cela contradictoires de manière cohérente, en cet accord conflictuel avec la nature de leur genre et l'esprit de leur temps.

Prenons une des problématiques qui nous semble être sous-jacente à celle que nous tentons de traiter aujourd'hui. Elle en constitue une des facettes principales. C'est l'**antinomie entre l'espace et le lieu**. Le lieu est la détermination, le limité, le délimité, le défini ; l'espace est l'indéterminé, l'illimité, l'infini. Traditionnellement, dans bon nombre de cultures, cet indéterminé est symbolisé par des figures de type masculin, constatation qui pourrait être considérée paradoxale si elle ne révélait une profonde vérité. Dans le panthéon indien, le dieu principal, père des dieux et des hommes, se nomme Brahma ; absolu indéterminable, figure tellement abstraite que le seul nom convenable en est l'interrogatif « Qui ? » (Ka). Pour cette raison, la *via negativa*, utilisée entre autres par le christianisme, tente d'aborder le divin père par un processus de pure négation, car on peut aborder l'indéterminé uniquement en niant ce qu'il n'est pas : tout nom, tout qualificatif ou toute détermination ne sera jamais qu'une négation de ce qui constitue sa divinité. En ce sens ce dieu-père est distance, il est privation, il est négation. Un psaume ancien datant des premières dynasties égyptiennes exprime que Ré, le roi des dieux, est à la fois doté de tous les noms et d'aucun nom. Ainsi ce dieu tout-puissant qui est à la fois partout et nulle part se révèle guère accessible, pas plus à la raison qu'aux sens. Même en tant que dieu de la création, en tant que créateur, il reste indicible et insaisissable. Il sera même interdit de le représenter, quand ce n'est pas de le nommer, ainsi dans le judaïsme où on le nomme « D ».

Il en va tout autrement de la déesse mère, ou de toute divinité féminine, qui est avant tout une divinité de relation, charnelle et généreuse. Si parfois elle incarne aussi la destruction, telle la babylonienne Ishtar, tour à tour déesse de la guerre et déesse de l'amour,

elle le fait par un acte de pleine présence. Isis la magicienne s'occupe de son frère et mari, qu'elle ressuscite : elle représente avant tout la vie. Quant à Marie, elle s'occupe de son fils : elle est la mère, pure et généreuse. Certes ces personnages sont universels, mais d'un autre type d'universalité. L'universalité s'exprime ici de manière spécifique, déterminée, au travers du singulier, dans un rapport au singulier : universel concret dit Hegel. Car si l'universel est par définition universel, le singulier l'est tout autant.

Si le spirituel et l'indéterminé sont universels, le corporel et le déterminé ne le sont pas moins. D'ailleurs, paradoxe oblige, il existe de nombreux universaux, ce qui les singularise et les rend dépendants d'un ancrage, en dépit de leur prétention de dépassement et d'arrachement au déterminé. La forme la plus traditionnellement répandue de la déesse mère est bien entendu ce que nous nommons couramment Mère nature, la Gaïa des Grecs, la terre, génitrice et généreuse, celle qui pourvoit aux besoins les plus immédiats de chacun. Celle qui donne la vie, nourrit et guérit. Un des premiers traumatismes socio-historiques de l'humanité fut sans doute de passer de la simple acceptation des dons de la nature (chasse, pêche, cueillette) à l'agriculture, cette transformation de la nature au travers du travail humain, pratique parsemée d'embûches et d'incertitudes. Ce bouleversement est certainement ce que tentent d'exprimer différents mythes du paradis perdu, comme la chute d'Adam et Ève. Désormais l'homme vit à la sueur de son front. L'arbre de la connaissance s'oppose à l'arbre de vie, le donné intuitif s'oppose au labeur de l'analyse.

IDÉOLOGIE ET PRAGMATISME

De nos jours, les grandes trames idéologiques n'ont plus trop cours. Elles apparaissent froides, rigides, mortifères. Elles donnent l'impression de faire primer les mots sur les êtres humains. Les idéologies à la mode, telles l'écologie ou le new-age, se préoccupent principalement de l'individu et de son environnement, surtout du moi et de l'environnement immédiats. Ces deux tendances s'insèrent fort bien dans le « cocooning » individualiste de nos sociétés consuméristes. Nous sommes ici très loin

par exemple de l'idéal communiste où l'on concevait l'individu comme un être dépourvu d'une quelconque importance par rapport aux besoins de son pays, de la société ou de l'humanité tout entière. Ainsi les schémas plus récents mettent l'accent beaucoup plus sur le concret, le relationnel, l'immédiat, l'individuel que sur le schématique, l'abstrait et l'intemporel. Toutefois il est vrai que cette dernière perspective peut mener plus facilement à la confrontation et à la guerre, puisqu'elle incorpore un sentiment plus net du tragique : en soi, l'existence singulière humaine est relativement dépourvue de valeur.

Le schéma de fin de l'histoire, qui fut en vogue il y a quelques années, est sur ce point assez intéressant. Sorte d'aboutissement ultime du libéralisme, en un monde devenu unipolaire après la chute du mur de Berlin, il décrit une société où n'existent plus d'intérêts collectifs, mais uniquement des intérêts individuels. L'idéologie de « communication », telle qu'elle avait été formulée juste avant guerre par des idéologues modernes américains comme Norbert Wiener, trouvait ici son achèvement : elle expliquait déjà qu'il était temps d'abandonner tous les schémas idéologiques, fauteurs de dissensions et de conflits. Contre l'opacité des croyances, il s'agissait d'installer une communication neutre, transparente, privée de tout enjeu d'idée a priori. L'informatique allait être l'outil idéal pour cette transformation culturelle, en tant que médium uniquement chargé de véhiculer de l'information, une information objective, dépourvue de toute trame génératrice de tension. L'opacité allait faire place à la transparence. Le pragmatisme prenait le pas sur de sombres enjeux d'idées, ces idées qui installent une logique dure et implacable, ces idéologies qui empêchent l'humain d'être humain.

Récemment, une émission de télévision réalisa une étude sur les femmes et la politique. Entre autres caractéristiques, elle montrait que le comportement féminin était motivé par des préoccupations plus pratiques et immédiates, par des projets spécifiques, alors que celui des hommes l'était par des luttes de pouvoir, des schémas idéologiques, des ambitions personnelles et des combats de coqs. Sans prétendre trancher sur les mérites respectifs des uns et des autres et marquer les points, ce qui n'est pas notre propos, il est tout de même intéressant de noter que le

comportement masculin traditionnel français est en effet de donner des leçons de bonne pensée, théorique surtout, de se montrer le plus intelligent et le plus cultivé, moyen convenu de rouler les mécaniques. Pour ces raisons, contrairement à d'autres cultures où il sera plutôt question d'être le plus séducteur ou le plus bourru, il s'agira souvent chez nous d'être le plus professoral et le plus pincé. En relative opposition à cela, le comportement féminin sera donc plus pratique et moins porté sur les idées a priori, ce qui peut être salubre pour ce pays très idéologique, mais se trouve tout à fait dans l'air du temps par rapport à la tendance communicationnelle actuelle. Car comme on l'entend aujourd'hui tant dans la politique que dans l'économie ou ailleurs, tout est dans la communication, tout est dans le message lui-même, c'est-à-dire dans la relation et le rapport à l'autre, beaucoup moins que dans le contenu et son rapport à un quelconque concept de vérité.

Dans une perspective intellectualisante, on pourrait considérer que se battre pour les siens, défendre avant tout ses proches ou ceux que l'on a adoptés, plus que les idées en soi, manque de visée et de sens critique. On y dénoncerait une sorte de communautarisme digne des sociétés primitives. Mais il s'agit de rétablir la part des choses, en affirmant que cette posture contient une réalité tout à fait légitime et fondamentale : les individus sont aussi réels sinon plus que les idées. Il est intéressant de voir d'ailleurs que le fonctionnement de la société à travers l'histoire, dans son rapport aux dirigeants, oscille entre ces deux pôles. Aujourd'hui, où dans les partis politiques au pouvoir on ne perçoit pas de grands débats d'idées, il ne reste que l'appel à la subjectivité : celui qui inspire le plus confiance l'emporte. Mais cet appel à la subjectivité, à l'intuition psychologique, ne vaut-il pas mieux d'une certaine manière ? Plutôt que d'adhérer à un mouvement à cause de ses idées, en devenant aveugle aux limitations, aux rigidités, aux excès de ses dirigeants. « Ce que veulent les Français » nous disent les politiciens d'aujourd'hui, certains en faisant même une doctrine. Plus question de défendre une idéologie, la démocratie revient à son sens étymologique : le pouvoir du peuple. Donner au peuple ce qu'il demande, lui demander ce qu'il veut, plutôt que de lui proposer un projet ou lui dire quoi faire. Reste à savoir s'il s'agit de la manifestation d'un souci pluraliste, ou d'une version récente de la sophistique et de la manipulation.

NATURE ET TRANSGRESSION

Revenons un instant sur ce qui constitue le territoire, la maison, le lieu sacré, la ligne rouge qui représente les limites au-delà desquelles se trouve l'étranger, le danger, la perte. Car si l'on nous dit que les femmes sont moins prêtes à se battre que les hommes, cela reste vrai dans la mesure où l'existence du lieu n'est pas mise en péril. N'oublions pas que dans la Rome Antique les Vestales étaient des vierges chargées du feu et du lieu. Les exemples mythiques de femmes impliquées dans le combat correspondent souvent à cette idée. Jeanne d'Arc soulevant la France envahie par les Anglais, Geneviève menant la défense de Paris assiégée par les hordes d'Attila, Jeanne Hachette défendant Beauvais contre Charles le Téméraire. Elles protégeaient les leurs, semblables en cela aux Sabines intervenant dans le combat pour empêcher Sabins et Romains de se battre, ou à la mère dans le jugement de Salomon, prête à abandonner son enfant afin de le sauver. Certaines tendances politiques extrêmes, sous des allures ou prétentions viriles, installent d'ailleurs une vision défensive ou victimaire tout à fait féminine, centrée sur le ressentiment. La xénophobie tient en quelque sorte de la femme frigide ou de la vierge effarouchée, en son refus du corps à corps, du contact qui souille. On ne joue pas, on ne se risque pas, on ne transige pas ; on défend simplement son territoire alors tous les coups sont permis. Souhaiter remplacer le concept d'État par celui de nation est aussi fort révélateur. Car l'esprit de la loi, quintessence de l'État, est toujours extérieur et menaçant : la loi n'opère que grâce à la rétorsion. Alors que les concepts de sol, de sang ou de race restent intrinsèques à la nature même des êtres qu'ils habitent. Dans le même esprit, le poujadisme représente d'abord la défense des « nôtres », les petits et les faibles, contre les gros méchants qui ne sont pas de chez nous, ceux qui ne sont pas ancrés dans le lieu : les « aliens ». En fait, le collectif peut être soit régi par une loi transcendante, construction intellectuelle qui devra être imposée, ou par une loi immanente, organique et naturelle qui émerge naturellement.

Examinons un autre aspect de la nature, figure maternelle par excellence. Il est utile de noter, en nous rappelant la notion de fin de

l'histoire, que le temps de la nature est plutôt cyclique, c'est-à-dire délimité, contrairement à celui de l'histoire, qui est en général une flèche, ouverte et indéterminée. Histoire qui en tant que telle, sous sa forme non mythique, est un concept plus tardif que le temps des jours et des saisons. La nature est omniprésente, mais pas sous la forme abstraite, distante et occasionnelle du père. Elle est là à tout instant, que ce soit pour nourrir et reproduire, face à la maladie, à la vieillesse et à la mort, dans les changements quotidiens qui marquent chacune des étapes de la journée et de la vie. Elle est synonyme de familiarité, y compris sous ses aspects fantasques et imprévisibles. Elle nous met en garde contre tous ceux qui voudraient rompre l'ordre établi du lieu et du lien, ces apprentis-sorciers qui voudraient se croire au-delà des frontières. Contre ceux qui oublient trop facilement la mère qui les a jusqu'ici entretenus, celle dont ils dépendent toujours même s'ils l'ignorent. Car ils restent ses enfants, et elle leur pardonne tout à condition qu'ils continuent à la respecter. C'est tout ce qu'elle leur demande, mais il s'agit de ne pas transgresser cette injonction. Or l'histoire, sous la forme du progrès, est une pure transgression.

SENTIMENT ET RAISON

Si le père est lointain, c'est qu'il n'habite pas le lieu. Il habite l'espace infini. Il oublie trop facilement que le lieu est incontournable et fondateur. Le lieu n'est pour lui qu'un endroit de passage, même s'il est celui de l'origine. En ce sens il peut sans problème être inhumain, car si l'humanité est le lieu de l'homme elle est par trop déterminée. La responsabilité du père va bien au-delà des bornes ainsi définies, il s'arc-boute sur le monde pour aller au bout du ciel et de la terre, au risque de trébucher dans un vide sidéral où il chute, privé de tout repère. Pour lui il ne s'agit pas d'accepter, mais de s'arracher, de vouloir, de dépasser, dépassement sans lequel rien n'est rien, rien ne vaut, rien n'existe vraiment. Si peu distingue alors l'intégriste ou le psycho-rigide du génie ou du héros, sinon une légère étincelle en plus ou en moins ou même rien du tout. Notre homme est aveugle, au mieux extrêmement presbyte. Il ne jure que par le désert, l'océan, l'infini ou l'altitude, souvent sans réaliser l'immensité qui l'habite et le ronge. Si sa raison le tourmente, il la place

sur un trône et lui offre chaque jour les sacrifices les plus extrêmes. Ou encore expie chaque jour avec rage et violence l'engeance qu'elle incarne. Pour lui il n'existe pas de tempérance, car même s'il en existait il faudrait l'imposer à l'excès, à l'instar de certaines formes ascétiques de stoïcisme. En cela la violence est une donnée culturelle qu'il s'agit de vivre et d'intégrer. Elle est la forme naturelle de l'action et surtout la conséquence du jugement, jugement universel, implacable et nécessaire. Tous égaux devant la loi, égalité et non pas équité, équité qui appartient à la mère toujours prête à défendre surtout le plus faible ou son petit dernier. Pour lui, pas question de faire ce que l'on désire, pour elle, il s'agit avant tout d'aimer et de respecter les siens.

Comme nous l'avons évoqué, la difficulté dans l'utilisation des archétypes, est le côté tranché, abstrait et absolu de l'affaire. En cela la problématique n'est pas neutre, elle subit déjà la partialité qu'elle expose, voire qu'elle dénonce. Elle caricature, elle aplatit, épingle et tue, fige afin de mieux cerner ; négation de cette insaisissable et mystérieuse complexité constitutive de chaque individualité. En cela elle ne peut que se tromper, bien qu'elle permette d'éclairer et de mettre en lumière des détails qui sans cela seraient noyés dans la masse. C'est là tout le défaut de l'analyse et de la technique. Du cartésianisme qui découpe et mécanise afin de mieux maîtriser, de l'hégélianisme qui nie afin de transcender. Logique ou dialectique souffrent ici de la même maladie, contre laquelle se sont rebellés chacun à leur manière les Pascal, Nietzsche, Heidegger ou autres, sans pouvoir jamais s'en affranchir vraiment, et même parfois en s'y enfonçant.

Mais cette masculinité philosophique à caractère froid et chirurgical connaît son image-miroir, tout aussi caricaturale, dans le surplus de zèle du personnalisme et de l'individualisme radical prôné entre autres par la pratique psychanalytique. Car cette dernière, en sa quête de l'originaire en nous, en son incitation à nous réconcilier avec notre enfance, trouve un écho particulièrement favorable au rejet de toute rigueur, de toute détermination et de toute loi a priori, qui peut ressembler à un processus de régression infantile. « Retrouvez-vous vous-même, vous êtes votre propre finalité ! » enjoint-elle, ou conseille-t-elle. « Pourquoi vouloir être plutôt que d'accepter d'être ! » commente-

t-elle. Ne pas se laisser brimer par une quelconque convention, par un quelconque principe, par une quelconque raison. En tout premier lieu protéger l'entité mystérieuse considérée à tort ou à raison comme le cœur même de notre personnalité. Bien entendu cela convient pleinement au concept du politiquement correct, ce relativisme radical qui en gros prétend nier toute hiérarchisation ou valorisation de la pensée.

Dans la même veine on assiste dans les médias à une prolifération de radios-trottoirs et autres sondages qui demandent à nos concitoyens ce qu'ils ressentent vis-à-vis de tel ou tel évènement ; ceci sous prétexte de faire primer le côté humain de l'affaire, souci que l'on retrouve aussi dans les reality-shows qui renvoient le spectateur à lui-même en le filmant dans sa cuisine ou sa chambre à coucher. La convivialité est ainsi un thème à la mode, car on se sent bien entre nous, sans confrontation, exigence ni jugement. La tolérance aussi, qui flirte bien souvent avec l'indifférence. Gommé le sentiment du tragique, lié à la présence de l'autre, gommée la confrontation que génère l'altérité, gommé l'impitoyable questionnement qui m'oblige à rendre compte de mes actes et de mes paroles, gommée la vision critique et aliénante qui m'oblige à une mise en abîme, gommé le poids de l'infini, de l'absolu ou de l'idéal, gommées ces présences qui mettent à néant mon être singulier en le rendant infime et dérisoire.

Dans ce contexte j'ajouterai une remarque qui concerne mon expérience en consultation philosophique, dans la pratique en entrevue individuelle que je mène depuis quelque temps. Lorsqu'il est question d'interroger une personne, afin de l'amener à prendre conscience de ses présupposés intellectuels, de ses processus mentaux, des concepts qui opèrent en elle, et de l'inciter à une prise de position critique face à elle-même, une des difficultés majeures de l'exercice réside dans le rapport que l'on entretient face à son propre discours. Si un individu a du mal à se distancier de sa parole, ne peut s'éloigner des mots qu'il prononce, répugne à vérifier la cohérence ou la solidité de ses opinions, prend pour acquis toutes ses formulations sans vouloir les repenser, confond sincérité et vérité, et de manière générale laisse le flux tumultueux de ses émotions et de ses pensées envahir son esprit sans oser intervenir afin de trier et composer, que conclure, sinon à une perte d'autonomie et de

liberté ? C'est pourtant cette tendance spécifique, cette difficulté particulière que l'on remarque chez un certain nombre de ceux qui ont suivi ou suivent des thérapies d'inspiration psychanalytique, où l'on se consacre à une simple libération du subconscient. « Dis ce que tu as sur le cœur, ça te soulagera ! » Jusqu'à quel point ? Pendant combien de temps ? Et à la moindre tentative d'interruption de la logorrhée, à la moindre interrogation, au moindre appel à la raison ou à leur faculté de jugement, ils sursautent, ils brandissent le danger de castration, parfois de manière obsessionnelle. « Votre exigence de philosopher empêche le naturel et la sincérité ! » s'écrieront-ils par exemple, comme si ces deux critères capturaient l'absolu de la parole.

QUI EST QUI ?

Le quant-à-soi prime sur le reste. « Sortez couvert ! » nous recommande la publicité pour les préservatifs. « Assurez-vous bien ! Prenez une bonne retraite ! Mangez sainement ! Attention aux sectes ! N'achetez pas n'importe quoi ! Ne placez pas votre argent n'importe où ! » Autant de conseils surchargés de bon sens, maternels et bien intentionnés, soucieux d'un bien-être que nous méritons tous. D'autant plus que le tourbillon du monde moderne, à l'instar de certains vents tropicaux, semble dans son souffle entraîner parfois la folie des choses et des hommes. Mais d'un autre côté, que vaut notre être singulier ? Pourquoi ne se sacrifierait-il pas pour plus que lui-même ? Pourquoi ne se laisserait-il pas emporter par une folie qui en vaudrait la peine ? **Certes le Sida est un problème, mais où en est-on lorsqu'il faut se méfier et se protéger de celui que l'on aime ?** Certes les sectes sont un problème, mais où en est-on lorsque l'on craint tous ces grands méchants loups qui veulent nous croquer ? Certes le stress est un problème, mais faut-il pour autant se concocter une confortable petite coquille aménagée d'un bon gros divan en guise de tout idéal ?

Le père qui transmet et décrète les lois utilise des principes et des catégories auxquelles se refuse la mère, pour qui, à l'instar des velléités contemporaines, son enfant est ce qu'il est, sera ce qu'il sera, un être singulier. Les conséquences en sont très importantes : un comportement

enfantin qui pour le père sera de l'ordre de la pathologie sera pour la mère une simple manière d'être. Le père convoque l'enfant pour le confronter au dogme établi, il lui ordonne de se soumettre à l'éthique qu'il considère justifiée, quelle qu'en soit la nature, initiation seule capable de faire accéder l'enfant à son statut d'humain accompli, surtout à celui d'homme accompli ; l'initiation est traditionnellement moins astreignante et conséquente pour les femmes, bien qu'elle soit parfois plus brutale et traumatisante pour ces dernières. La fragilité du passage entre d'une part la mise à l'épreuve constitutive de l'être et d'autre part l'humiliation, la réduction ou la castration se fait ici sentir. En cette fragilité réside le problème du bizutage.

Une précision doit toutefois être amenée, à propos du statut ambigu de la passion. Il pourrait sembler à premier abord que le père est froid, éthique et rationnel, alors que la mère fonctionne sur le registre du sentiment. Mais il ne serait pas plus adéquat de proposer un père psychorigide qu'une mère hyper-émotionnelle. Il serait plus juste de dire qu'ils ne sont peut-être pas accessibles aux mêmes registres de sentiment ni aux mêmes registres de raisonnement. Le père connaîtra de grands élans métaphysiques, humanistes, patriotiques liés à ses raisonnements abstraits. Au plan intellectuel et émotionnel, la mère sera plus portée sur l'incarné : le physique, l'humanitaire, le local, qui sont aussi porteurs d'une logique, plus temporelle, pratique, immédiate et concrète, ce qui comme tendance sociale générale correspond beaucoup plus aux données actuelles. Mais l'on voit que les passions de type paternel restent très découplées de l'individu, ce qui explique son apparence et sa réalité distantes, voire inaccessibles. Et si, comme nous l'avons vu plus tôt, sur le fond ils peuvent l'un et l'autre connaître quand même les mêmes préoccupations et les mêmes émotions, sur la forme ils connaîtront des tendances différentes : le paternel fonctionnera plus facilement dans l'excès intellectualisant et spéculatif, le maternel dans l'excès passionnel. Cette distinction apparaît très visiblement lors des ateliers philosophiques que je mène dans bon nombre de lieux, auxquels participent d'ailleurs nettement plus de femmes que d'hommes : il est frappant d'observer la prétention qui pousse les hommes à construire des schémas et systèmes universels, alors que les femmes parleront plus naturellement de leurs impressions. Or la tendance sociale actuelle, sur le

plan des individus, qui n'est pas nécessairement celui du pouvoir, va plutôt dans cette dernière voie.

L'efficacité et le pragmatisme qui tiennent le devant de la scène idéologique et politique aujourd'hui, tiendraient en quelque sorte de l'esprit maternel, s'ils n'étaient érigés en absolu, avec une froide brutalité, une violence sourde, qui s'impose en idéal absolu, au mépris des êtres. L'inquisition est un phénomène bien masculin. Toutefois l'éthique n'est pas un élément fondateur de cette idéologie moderne, puisque gagner de l'argent ou réussir une carrière fonctionne plus sur le registre du désir que sur celui de la raison. Cela renvoie donc à un fondement subjectiviste et singularisant plutôt qu'à une vision universelle. Libéralisme économique et relativisme culturel fonctionnent de pair, en dépit de certaines inévitables contradictions, celles liées à la loi du plus fort, au darwinisme social. Nous avons donc un schéma féminin dogmatisé, masculinisé. (Disons au passage que le christianisme, religion fondée sur un dieu qui se fait homme et prône l'amour, est un autre exemple de schéma quelque peu féminisant, masculinisé à outrance par l'institution et l'histoire.) Quoi qu'il en soit, cette idéologie utilitariste ambiante renvoie l'individu à lui-même, à ses besoins et à ses envies, et non plus à un quelconque super-ego altruiste et généreux.

APPRENDRE À LIRE

Entre sa mère et l'humanité, figure distante du père, Camus tranche en faveur de la première, à ce qu'il dit. Et ainsi en irait-il de notre société, sauf qu'en abandonnant l'humanité on abandonne aussi sa mère, pour régresser et ne plus se satisfaire que d'un banal narcissisme. En fait il est à craindre que l'affaiblissement du père ou sa disparition ne signe en réalité la déchéance de la mère et de l'enfant. Tout comme la négation du sujet représente pour le père caricatural une forme dangereuse de complaisance et d'aveuglement. Ainsi en va-t-il dans le divorce entre psychologie et philosophie, consommé tant par une majorité de philosophes que de psychologues. Au travers de ce meurtre consommé s'annihile un soi qui se prétendait libéré. Que reste-t-il d'une subjectivité privée de toute nécessité ? Que reste-t-il d'une nécessité privée de toute

subjectivité ? Mis à part Descartes, Kant est l'autre grand responsable d'une cohabitation bancale qui mène inéluctablement au divorce.

Il est clair qu'une sorte de parfait équilibre ou de juste milieu n'existe pas, la neutralité est illusoire, les vents et les courants nous poussent tant dans un sens que dans l'autre. D'autant plus que d'incessants et surprenants renversements de fronts surgissent à chaque instant dans la dialectique que nous proposons ici. Mais si chacune des deux voies envisagées représente un risque, elles restent quand même des voies que l'on peut emprunter, les seules que l'on peut emprunter, dichotomie dont on pourra difficilement faire l'économie. L'espace comme le lieu représentent des éléments fondateurs, mais ils peuvent incarner la perdition s'ils se pétrifient, s'ils manquent de souffle et de flamme. Ils peuvent participer de l'être s'ils détiennent cette substance vitale. Le lieu comme l'espace peuvent être creux et vides, c'est par la mise à l'épreuve qu'ils viennent à être et gagneront de l'amplitude. En ce sens il en va des idées comme des individus, ils se construisent dans un rapport à l'altérité. Que le lieu soit l'humanité, la nation, le groupe, la famille ou le soi, il pourra être tout ou n'être rien. Que l'espace soit une idée, de l'univers ou du singulier, elle pourra n'être tout ou n'être rien. L'amour conditionnel comme l'amour inconditionnel pourront libérer ou enchaîner, à condition de savoir aimer ce qu'ils ne sont pas. Le jugement pourra être porteur à condition qu'il apprenne à se juger lui-même. Le quant-à-soi pourra exister à condition de se mettre en péril et d'envisager son néant. Toutes les cultures se valent à condition qu'elles puissent évoquer et invoquer ce qu'elles ignorent. Autrement dit, peu importe ici de trancher entre le vrai et le faux, entre les uns et les autres ; le tout est d'apprendre à lire, d'apprendre à décrypter, à transposer symboles et métaphores, et de permettre aux êtres, aux idées et aux mots de jouer leur rôle dans toute l'ampleur de leur puissance propre.